NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 N° 7 1952

Pourquoi le Christ ?

Ch. LEMAÎTRE (s.j.)

p. 688 - 688

https://www.nrt.be/it/articoli/pourquoi-le-christ-2598

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Pourquoi le Christ ? *

Mesdames, Messieurs,

L'on ne saurait parcourir une région peuplée du globe sans que le regard soit attiré par les temples, les synagogues, les mosquées, les églises. Personne ne songe d'ailleurs à contester que tous les grands peuples, toutes les grandes civilisations, aient accordé une large place au fait religieux. Et si quelques sociologues modernes, trop pressés, ont prétendu qu'il existe des peuplades dites primitives complètement dénuées du sens du divin, une science plus récente, mieux informée et plus consciencieuse, enquêtant depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'en Californie en passant par l'Afrique avec les Pygmées, depuis le Kamtchatka et le détroit de Behring jusqu'à la Terre de Feu et l'Australie, permet d'établir le contraire.

Il n'en faut pas tant, loin de là, pour inférer qu'il y a dans l'âme humaine l'inclination congénitale à admettre Dieu.

Voyez près de vous le petit enfant qui apprend son « Notre Père qui êtes aux cieux » ; il semble encore tout asservi au sensible, on dirait même tout proche de l'animalité, s'il n'avait pas la spiritualité étincelante de son sourire ; pourtant est-il difficile, d'ordinaire, de le faire s'adresser à un être supérieur au monde, invisible, à ne pas confondre avec un vieillard à barbe blanche sur un nuage ?

Plus simplement encore, Mesdames et Messieurs, vous prenez conscience, en ce moment même, de ce qui vous amène ici ce soir ; — et qui me fait espérer obtenir votre attention, alors que je n'ai vraiment rien à vous dire que, comme chrétiens, comme chrétiennes, vous ne sachiez au fond très bien. Ce ne sera guère qu'un rappel en synthèse.

Il y a donc dans l'homme l'attrait du divin, et l'on peut démontrer qu'il doit en être ainsi. En outre, la raison naturelle prouve l'existence de Dieu et le devoir de l'adorer.

Mais cela étant, n'est-il pas extrêmement étrange qu'on ne trouve nulle part dans le monde une religion vécue, vivace, d'inspiration proprement philosophique ? Le « Vicaire Savoyard » de J.-J. Rousseau, le « Curé Meslier » de Voltaire sont enterrés, et n'ont pas eu de véri-

* *N.d.l.R.* — La *N.R.Th.* est heureuse de présenter à ses lecteurs, dans sa forme originale, la leçon publique qu'a faite le R. P. Ch. Lemaître, S. J., à l'« Ecole de Sciences Religieuses » des Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur. Cette Ecole s'est ouverte au début de l'année académique 1951-1952. Sa fondation, qui répond à la fois à un besoin et à de nombreuses suggestions et demandes, a pour *but* de permettre aux *laïcs* de renouveler et d'approfondir leurs connaissances religieuses pour des raisons personnelles ou apostoliques.

tables ouailles, pieuses, ferventes. Le plus grand effort pour instaurer et faire triompher la religion toute naturelle date déjà. Il fut tenté, vous le savez, par la Révolution française. La décence nous interdit d'évoquer le culte de la Déesse-Raison, hissée sur un autel profané, sous l'inscription profanée aussi de « Philosophie ». Mais il y eut la fête de l'Etre suprême. Elle faisait naître les plus touchantes espérances. Le programme paru au Moniteur prévoyait des émotions spontanées : « Dès l'aurore, le son d'une musique guerrière retentit de toute part, et fait succéder au calme de la nuit un réveil enchanteur. Amis, frères, époux, vieillards s'embrassent, tandis que l'enfant s'allaite au sein de sa mère et que les fils aux bras vigoureux se saisissent de leurs armes. La joie et la fraternité enchantent le peuple... Les mères portent à la main des bouquets de roses. Leurs filles, qui ne doivent jamais les abandonner que pour passer dans les bras d'un époux, les accompagnent et portent des corbeilles pleines de fleurs... » Vous voyez, Mesdames et Messieurs, combien c'était prometteur. Mais, lorsque Robespierre, ivre d'adulations, poudré, en habit bleu barbeau, une gerbe d'épis de blé et de fleurs champêtres à la main, eut conduit le peuple étonné jusqu'au tertre du Champ de Mars pour y acclamer l'Etre-Suprême, le lendemain il ne demeura que le souvenir ridicule d'un singulier pontife et d'une morne cérémonie qui ne devait pas se renouveler; — tandis que la Foi, meurtrie et immortelle, attendait que son heure revenue sonnât au bourdon de Notre-Dame, faisant écho aux cloches baptisées du monde entier.

D'où vient cette anomalie véritablement paradoxale?

C'est qu'un double empêchement majeur peut paralyser l'élan religieux de l'âme : d'une part, la froideur de l'idée qu'on se fait rationnellement de Dieu; d'autre part, l'écart entre le fini et l'infini, incommensurable abîme. — Et nous ne parlons pas encore d'obstacles ayant leur fondement dans la volonté humaine, et que l'homme dresse parfois plus massifs et plus hauts que les murailles de Babel, qui, elles, ne s'élevaient que jusqu'aux nues.

*
* *

Froideur de notre idée rationnelle de Dieu, oui, certainement. Qu'elle nous touche peu, c'est inévitable : elle est dès l'abord redoutablement abstraite, et quand notre intelligence tente de l'élucider toujours davantage, elle accumule abstractions sur abstractions, qu'il faut ensuite relier entre elles par des rapports plus abstraits encore, d'autant plus fuyants et insaisissables que tous les attributs philosophiques de Dieu s'identifient dans la parfaite simplicité de son être. Le cœur oppressé languit aux altitudes glacées du savoir.

« J'ose dire, déclarait Lacordaire, que la feuille, emportée par le vent dans un soir d'automne, nous touche plus que l'immensité des perfections divines. »

Combien l'on souhaiterait, n'est-ce pas, un mobile puissant et ardent, adapté à notre composé d'esprit et de matière et capable d'entraîner notre être tout entier, sensibilité comprise, de façon habituelle, vers Dieu!

Or, il y a, tout le monde le sait, un mobile qui, plus que tout autre, étreint, possède, embrase le cœur de l'homme. Les poètes les plus profanes l'ont chanté dans des chefs-d'œuvre, et aussi les saints les plus austères : François d'Assise, Jean de la Croix... Beaucoup d'hommes veulent en vivre ; des lâches et des héros veulent en mourir. Déjà, vous l'avez nommé.

Maintenant, ouvrons l'Ecriture Sainte, et que ce soit, par exemple, dans la longue épître de saint Jean. — L'ère de la Révélation va se clore. Pierre, Paul, Jacques, André et les autres apôtres ont été martyrisés et sont tous morts, sauf Jean, demeuré seul, déjà comme séparé du monde. Il a eu ses grandes visions de Pathmos. Peu de temps avant de mourir, il envoie aux Eglises son Evangile, avec une préface sous forme de lettre missive, qui est, d'après des exégètes, la première épître joannique, les deux autres n'étant en somme que d'assez courts billets. C'est probablement le dernier écrit et, en un sens, comme le dernier mot de la Révélation. Qu'y lisons-nous? « L'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, ὅτι ὁ θεὸς ἀγάπη ἐστιν, car Dieu est amour... Nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru. Dieu est amour ; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. »

Ὁ θεὸς ἀγάπη ἐστίν, *Deus caritas est*, Dieu est amour. Vérité fondamentale, idée centrale de la vraie religion. Puisque la théologie est une science et qu'elle tend, comme toute science, à la synthèse harmonieuse, il serait désirable sans doute qu'elle pût se constituer et se développer tout entière, dans le rayonnement de cet axiome primordial entre tous : *Deus caritas est*, prenant le terme amour dans son sens plénier, à la fois le plus transcendant et le plus émouvant, avec toute sa profondeur, son étendue, ses vastes résonances.

Et Dieu est amour d'abord et avant tout en l'intime de lui-même. Il serait tout amour même s'il n'avait pas créé le monde. C'est ce que les mystiques entrevoient et essayent de nous faire entrevoir : tel Richard de Saint-Victor, admirable en ses méditations trinitaires et de plus en plus admiré, que Dante, au chant dixième du Paradis, met dans le Soleil, auprès d'Albert de Cologne et de Thomas d'Aquin, parmi les flambeaux plus brillants que le Soleil lui-même et dont il dit : *Che a considerar fu più che viro* ; « pour la contemplation il fut plus qu'un homme ».

Mais Dieu a créé, il a créé le monde, il a créé l'humanité, il nous a créés, et c'est par l'amour qu'il se révèle surtout. Comprise comme il faut la comprendre, toute la Bible enseigne cet amour envers nous. L'Ancien Testament déjà incontestablement. Comment, sans cela, interpréter le Cantique des Cantiques : « Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort »... et tant de passages des Prophètes : « Pareil à l'aigle qui excite sa couvée et voltige au-dessus de ses petits, Yahweh a déployé ses ailes; il a pris Israël et l'a porté sur ses ailes... » « Vous serez allaités, portés sur mon sein, caressés sur mes genoux. Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai... Quand les mères oublieraient, moi je ne t'oublierai pas»? Mais vraiment, Mesdames et Messieurs, je vous le demande, où chercher plus d'amour? « Quand les mères oublieraient, moi je ne t'oublierai pas. » Pourtant n'est-ce pas l'amour maternel qui est fort comme la mort?

Et la réponse requise à l'amour de Dieu est déjà inscrite à la place d'honneur sur les tables de la loi promulguées au Sinaï, et que rien ni personne ne pourra briser une seconde fois jusqu'à la fin des temps : « Tu aimeras ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. »

Mais, nous l'avons dit, qui veut vivre véritablement la religion subit un autre empêchement encore, devant lequel, dès qu'on s'en rend bien compte, la raison s'effare prise de vertige : l'écart entre l'infini, Dieu, et le fini, sa créature, l'homme, écart qui, rigoureusement, est lui-même infini. Or, on ne franchit pas l'infini : *infinitum non est transire,* adage de l'École. Moins sérieusement, à coup sûr : « Autant vouloir, dit Wells, romancier qui croit philosopher, autant vouloir étancher sa soif en avalant la voie lactée, et donner une poignée de main aux étoiles ». Citons plus volontiers le vieux Juvénal, qui nous montre l'homme brûlant d'impatience douloureuse aux frontières étroites du monde :

Aestuat infelix angusto in limine mundi.

Combien on souhaiterait, n'est-ce pas, une réalité qui ouvre le passage vers l'infini, et qui, malgré tout, comble cet écart, ce gouffre où l'esprit humain s'élance, au risque de sombrer! Mais laquelle? Est-elle concevable? N'est-elle pas tout à fait impossible?

Cette réalité ne pourrait être intercalaire, ne pourrait être, en dépit d'Arius, intermédiaire, quelque chose ou quelqu'un entre le fini et l'infini, et donc distinct à la fois du fini et de l'infini. Quel moyen terme y aurait-il? Ce qui n'est pas infini est fini et ce qui n'est pas fini est infini. Sur un abîme aux bords séparés par des distances absolument incommensurables, pas de pont qu'on puisse jeter, d'autant d'arches qu'on voudra, à perte de vue.

Et on ne peut songer non plus à un rapprochement par l'altération

d'un des termes ou des deux termes, comme dans le panthéisme. — L'on ne reprochera pas au panthéisme, notez-le bien, d'être incompréhensible, puisque tout ce qui concerne le mode d'être de Dieu l'est nécessairement pour nos intelligences infimes, minces coquilles plus ou moins ébréchées, semées sur le rivage du temps et qui ne sauraient contenir tout l'océan, lequel, lui-même, ne saurait refléter tout le ciel. Par définition, nos mystères le sont aussi, incompréhensibles. Si la raison, dûment éclairée, peut savoir qu'elle doit indubitablement les admettre, en eux-mêmes ils nous demeurent tellement impénétrables, que saint Augustin a pu dire : « Si tu comprends ce n'est pas cela. » Mais — et c'est tout autre chose — le panthéisme, lui, est une absurdité que la philosophie depuis longtemps dénonce. Sous des formes multiples, protéiques, spécieuses, très souvent prestigieuses, il est l'incohérence même. D'une part, il intériorise à l'illimitée essence divine les limites du monde, ce qui la supprime, et d'autre part, il enlève au monde, comme tel, sa consistance en tendant à le réduire à une sorte de miroitement d'aspects évanescents, ce qui est une manière de le priver d'être. Pour avoir voulu embrasser tout l'être, d'une seule étreinte, il ne retient que le néant inavoué, le vide d'une illusion totalisante. Quoi d'étonnant s'il provoque des états d'âme bizarres et effrayants, comme chez les Hindous, par exemple. On peut dire, d'une façon trop sommaire, je le sais bien, mais, après tout, suffisamment exacte, que chez les panthéistes de l'Inde, c'est tantôt le plus noir pessimisme, tantôt une exultation éperdue, et tantôt les deux à la fois comme dans des hymnes civaïques qui pourraient charmer tour à tour Schopenhauer et Nietzsche : O Civa, « quand tu danses, la terre battue par tes pieds tremble comme sur le point de périr, le ciel est pris de vertige, l'armée des planètes est enfoncée par le mouvement de tes bras, le firmament que heurte ta coiffure près de s'écrouler, tant paraît contradictoire ta puissance toujours d'accord avec elle-même. Tes jardins sont les cimetières, les vampires forment ta cour, la cendre des bûchers est ta poudre de santal, un chapelet de crânes humains voilà ta guirlande de fleurs. Ton humeur est sinistre... Tu n'en es pas moins la suprême félicité de ceux qui t'invoquent, ô dispensateur des grâces. Tu es le soleil, tu es la lune, tu es le vent, tu es l'eau, tu es le ciel et la terre, tu es l'âme universelle... Adoration à toi ô Dieu chéri !... » — « Danse mon cœur... Les monts et l'océan dansent, et la terre danse; au milieu d'éclats de rire et de sanglots, l'humanité danse. »

Mais nous, Mesdames et Messieurs, qui avons la fierté sereine, la paix, la joie d'être chrétiens, nous sommes indemnes de pareilles extravagances où parfois la poésie rejoint la psychopathie; et nous ne sommes pas surpris qu'elles puissent naître de doctrines aberrantes dont on peut démontrer la contradiction radicale. Nous, nous ne projetons pas sur l'abîme béant je ne sais quelle fantasmagorie fasci-

nante, presque aveuglante, pour prévenir ou ajourner tant bien que mal un vertige mortel.

Nous savons, nous, que l'écart, l'abîme, n'a plus à être comblé, parce qu'il est *débordé*. Nous savons, nous, que, de par l'insondable et inépuisable amour divin, il y a l'Homme-Dieu, où divinité et humanité sont unies en une seule et même personne ineffable. L'Homme-Dieu n'est pas intercalaire, n'est pas un intermédiaire, il est mieux que cela sans comparaison possible : il est, en une seule et même personne, à des points de vue différents, sous des rapports différents, l'Infini et le fini; et aucun des termes n'est altéré : c'est l'Infini, tel quel, intact, et le fini, tel quel, intact en une seule et même personne adorable, vrai Dieu et vrai homme, vraie « chair » comme dit le Prologue de saint Jean. Mystère profond, comme il convient à ce qui est divin, à toute vérité proprement divine, profond comme l'océan de l'éternel amour, mais rationnellement, philosophiquement inattaquable, et qui, admis, illumine, *Lumen Christi*. De derrière les nuages le soleil donne encore la clarté du jour. Si l'on se décidait à n'ouvrir les yeux qu'à la lumière des astres que l'on peut fixer du regard et dont on peut faire le tour, on demeurerait dans la nuit sans fin. « Nos mystères sont obscurs, dit un célèbre dominicain, mais ils sont grands et eux admis tout s'explique, sans eux tout est misérablement petit » (misérablement jusqu'à la nausée), « et rien ne s'explique ».

Ceux qui, comme nous, ont la sécurité unique d'avoir la foi chrétienne, savent qu'ils sont ici au cœur même du contenu de notre foi. Il y va du « tout ou rien ».

Et en effet, la religion chrétienne peut se définir : religion de Dieu le Fils fait homme en vertu de l'amour de Dieu, en vue de l'amour des hommes. Le Père éternel aime son Fils d'un amour infini, et il l'aime tel qu'il est, uni à la nature humaine; ainsi son amour se prolonge jusqu'aux frères de son Fils, les hommes, qui partagent avec lui la même nature humaine, qui, distincts comme individus, ont cette même nature en commun, l'humanité. Et l'amour du Fils pour le Père éternel est l'amour de l'Homme-Dieu, homme aussi, comme nous et avec nous, plus intimement unis à nous ses frères, que notre intelligence superficielle et morcelante ne peut le concevoir, et unis par l'amour et pour l'amour. Le Docteur de l'Eglise, saint Cyrille, écrit hardiment « Par la chair qu'il s'est unie, il a en lui tous les hommes. »

Encore une fois, la religion chrétienne est la religion de Dieu le Fils fait homme en vertu de l'amour de Dieu, qui, par l'Homme-Dieu, afflue dans l'humanité, en vue de l'amour des hommes qui, par l'Homme-Dieu, reflue de l'humanité jusqu'à Dieu, jusqu'à l'Infini.

Reflue... Reflue?... Hélas! pas toujours, pas chez tous.

Ici, en face du mystère divin, entre en scène la plus inscrutable, la plus indéchiffrable, la plus énigmatique des propriétés de l'âme hu-

maine, et la moins prévisible en ses avatars pour l'âme humaine elle-même : le libre arbitre.

Oui, en regard l'un de l'autre — à des niveaux tout différents, bien entendu —, il y a le mystère de Dieu et le mystère de l'homme : mystère au dernier sommet ontologique, mystère au dernier sommet psychologique; car ce qui est suprême défie toute comparaison éclairante, met en défaut tous les repères. Double mystère — et, à fortiori, mystère leur coexistence. Il faut en prendre son parti, puisque, la modestie intellectuelle étant seule raisonnable, il faut prendre son parti, ou, mieux, prendre le pari de tout ce qui est vrai, le vrai, fût-il environné, à de vertigineuses hauteurs, d'une immensité d'ombre. — Et nous savons bien qu'il en est ainsi également dans la sphère plus explorable des sciences physiques, chimiques, biologiques, ethnologiques, historiques, et dans la première, en date, des sciences, l'astronomie. Qu'est-ce pour nous que le firmament étoilé? Malgré

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles

et de l'esprit des plus grands savants, c'est la nuit, ce n'est encore et toujours presque rien d'autre que la nuit.

Ce qui suit nous retiendra davantage — à la lumière tamisée mais pure de la foi; car le drame des drames s'ouvre, la toile se lève sur la tragédie humano-divine, où chaque homme, vous et moi, tient un rôle inquiétant aux côtés de l'Homme-Dieu, et dont l'épilogue à double issue saisissante se trouve annoncé à la fin de l'Apocalypse de saint Jean et dans le si célèbre chapitre XXV de l'Evangile de saint Matthieu : séparation *in aeternum* de ceux que l'Homme-Dieu, dans toute sa majesté, reconnaîtra comme ayant aimé, et de ceux qu'il dénoncera comme n'ayant pas aimé.

L'homme est libre, et l'amour est libre, et l'infidélité à l'amour est libre, et la haine est libre... libre! libre! — Voyez.

Le jeune prodigue, excédé par la longévité de son père, lui dit : J'en ai assez d'attendre! Donnez-moi ma part d'héritage tout de suite. J'ai décidé de m'en aller loin de vous, pour y faire tout ce que je veux... Et nous le voyons aussitôt s'en aller, d'abord vers la porcherie au pire sens du terme, *cum meretricibus*. Et lorsque les pauvres filles de joie lui ont donné la joie qu'elles donnent, le voici en train de cuver cette joie dans une porcherie au sens ordinaire du terme maintenant, parmi les animaux que nous appelons immondes. Et il les envie, il trouve désirable leur pâture, tandis qu'en retour, ces animaux ne pourraient rien trouver d'enviable, de désirable, chez ce précoce débauché. Déchéance trop connue sur une pente qui mène beaucoup plus bas que l'animalité... — Eh bien! le père ne s'est pas mis à la traverse, il n'a pas, de ses bras ouverts, barré le passage à son fils, il ne l'a pas fait empoigner par ses serviteurs pour le retenir de force, et quand le jeune goujat lui adressa la demande impudente, réclama

sa part d'héritage pour en faire l'usage que l'on sait, cette part, il l'obtient. Le père le laisse libre de faire ce qu'il veut, puisqu'il le veut.

Lorsque, dans la nuit de l'ignominie, à la lueur des torches éclairant soudain le feuillage des oliviers et les épées d'une valetaille en armes, Judas avance ses lèvres de fourbe vers le visage du Christ, son maître, Jésus lui dit bien : « Mon ami, pourquoi es-tu venu?... Judas c'est par un baiser que tu me trahis! » Mais lui, l'Homme-Dieu, lui, le Tout-Puissant, lui qui rend la vie aux cadavres, il ne cloue pas sur place ce misérable pour l'arrêter sur le chemin de la perdition vers la mort du corps et de l'âme! — Et une heure plus tard, Judas, au pied de l'arbre où il s'était pendu et dont la branche avait cassé, gisait les entrailles ouvertes. Voilà ce qui restait de son corps. Quant à son âme... Le Christ laisse Judas libre de faire ce qu'il veut, puisqu'il le veut.

Et il en va toujours de la sorte, de siècle en siècle, alors, hier, aujourd'hui. Et si, dans un pays de traditions très chrétiennes, en pleine capitale, en pleine foule, en plein jour, de jeunes bourgeois intellectuels, par manière de joyeux ébats, souillent, en jetant sur elle des ordures, l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, Dieu qui aime son Fils d'un amour sans bornes et qui le propose à l'amour, les laisse libres de faire ce qu'ils veulent, puisqu'ils le veulent, — avec les suites que, tôt ou tard, cela entraînera pour eux.

L'homme est libre, et l'amour est libre, et l'infidélité à l'amour est libre, et la haine est libre — et les polissons sont libres... libres! libres!

La Charité incréée a, pour sa part, écarté tout obstacle à l'amour. La créature humaine a plein pouvoir d'élever, entre elle et Dieu, des obstacles à l'amour, que la Charité incréée ne franchira pas, jamais, jamais.

Mais n'est-ce pas trop déconcertant, trop invraisemblable? — Non, puisque le contraire le serait davantage. Tâchons de comprendre un peu.

Dieu a créé l'homme avec toutes les propriétés essentiellement inhérentes à sa nature, et avec celle, la plus élevée, dont le manque la mutilerait, la tronquerait le plus gravement par le sommet, l'efficace liberté. Il ne lui inflige pas cette dérision de la rendre vaine, car, du coup, cette dérision, ne serait-ce pas se l'infliger à lui-même? Nous créer, c'était vouloir intacte cette propriété caractéristique, cette liberté, en elle-même et dans le prolongement qu'elle se donne : ses actes, ses effets, les uns et les autres d'une même venue, d'un même tenant. Saint Grégoire de Nazianze écrit à propos des renégats de la charité : « Leur faute n'est pas une chose et leur peine une autre, mais contre eux se retourne leur faute ». Dieu respecte la liberté humaine, parce qu'elle est partie intégrante du don le plus généreux de son amour créateur, parce que ses dons sont sans repentance et parce que, (voici qui est capital encore), sans cela, le plus grand

hommage, incomparablement, et le plus amoureux, incomparablement, que l'être que nous sommes puisse rendre à Dieu deviendrait impossible, celui d'une liberté qui, ayant le pouvoir de se refuser et même de se muer en haine, instable, oscillante, tiraillée, divisée, parfois véritablement écartelée, de toute son énergie se recueille, se concentre, se résume en un même et total don d'amour. Suprême gloire de l'homme procurant par imitation le plus de gloire à celui qui est l'amour même. *Deus caritas.* Pascal dit si bien : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits », et, « tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé », en regard duquel tout le reste pâlit, s'efface, s'évanouit...

Cependant, l'Homme-Dieu offert aux hommes rien que par amour, libre amour, et pour l'amour, libre amour, se contentera-t-il de contempler de haut, dans la sereine transcendance qui est la sienne, les vicissitudes et aventures du libre arbitre? — Il le pourrait. Mais vous savez ce qui en est. Tous les moyens, les inconcevables surtout, il les met en œuvre pour amener les hommes, sans les contraindre le moins du monde, et s'ils le veulent bien, à l'observation du premier et, au fond, du seul commandement : « Tu aimeras ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. »

Le Fils de Dieu qui, pour être incarné, n'en est pas moins l'Infini, et qui aurait pu vivre sur la terre dans une solitude majestueuse, distante et souveraine, choisit un mode de présence que nul n'aurait pu présumer : il se mêle aux plus basses couches de populations méprisées par les représentants de toutes les grandes civilisations antiques. Et là que fait-il? Issu d'une race tarée, il revêt non seulement la chair des hommes (σαρκοφόρος, dira entre autres saint Ignace d'Antioche), mais, selon le mot de saint Augustin, les haillons de cette chair. Et que dit-il? D'abord il apprend à ces hommes anxieusement en proie à la vie, en proie à la mort, et en proie surtout à eux-mêmes, qu'il y a une bonté inconnue sur la terre, celle du Père qui est dans les cieux. Il le répète tantôt dans le langage le plus élevé, tantôt le plus simplement du monde, comme lorsqu'il dit : « Si le fils d'un d'entre vous lui demande un pain, lui donnera-t-il une pierre? ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père qui est dans les cieux vous en donnera-t-il ». Saint Marc et saint Luc rapportent cette parole évangélique à bien comprendre, mais qui est d'une signification si profonde : *Nemo bonus nisi Deus*, « Dieu seul est bon ». Oui, toute la bonté, toute, n'est qu'en Dieu. — Et faut-il rappeler la conclusion de la parabole de l'enfant prodigue : le père serrant dans ses bras son fils indigne, qui n'avait pas encore su l'aimer?

Mais les Galiléens, les Judéens, même les disciples s'exclament, se récrient — et sans doute aurions-nous fait de même — : Ce Père qui est dans les cieux et dont vous nous parlez sans cesse, le seul père qui soit bon, celui qui est l'amour même, qui est toute la bonté, tout l'amour, nous ne le voyons pas. Mais montrez-le, montrez-le donc! Et Jésus répond : « Celui qui me voit, voit aussi celui qui m'a envoyé. Celui qui me voit, voit aussi le Père... Quiconque m'aime, mon Père l'aimera. » Or, sans rien perdre de sa dignité divine, le Christ réunit en lui tout ce qui appelle l'amour des hommes, quand soi-même on aime. Eh bien, c'est l'Évangile, que vous avez entre les mains; c'est l'Évangile tout entier... On se refuse à choisir. Mais peut-être le livre sacré s'ouvre-t-il comme de lui-même à une page que vous avez relue plus souvent, parce que Notre-Seigneur y montre avec plus de publicité et de solennité, vers la fin de sa prédication, combien il comprend que le grand amour humain, le grand amour, ne va pas sans l'émoi douloureux, la palpitation, la crispation accordée des cœurs, et le don de soi qui ne compte même pas avec les bornes de la vie.

— Maître, celui que vous aimez est malade... et voilà que Lazare est mort. — Allons à Béthanie. — Mais Maître, les Juifs vous cherchaient pour vous tuer, vous lapider, et vous voulez retourner au milieu d'eux! — Allons à Béthanie. A l'approche de Jésus, Marthe tombe à ses pieds et lui dit : Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Il lui répond : Je suis la Résurrection et la Vie... Le crois-tu? Et Marie dit la même chose que sa sœur : Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort... Le Christ, Résurrection et Vie, sait que, dans peu d'instants, il va ramener Lazare d'au-delà de la mort. Mais voyant la peine de Marie et de Marthe et songeant à l'agonie de Lazare, il tressaille, il se trouble, sa figure est celle d'un homme qui va pleurer, et il se met à pleurer. Nul dans la foule ne s'y trompe et l'on dit : Voyez comme il l'aimait. Toujours frémissant de douleur, il se rend au sépulcre : Otez la pierre. — Puis, après avoir prié, le Fils de l'homme jette un grand cri, l'appel de son cœur : Lazare! Viens!... Lazare se lève enveloppé du suaire et des bandelettes. — Déliez-le... Et alors devant cette multitude haletante qui comprend, qui ne peut pas ne pas comprendre, les deux amis se retrouvent, se revoient, se regardent, celui qui vient de sortir de la mort à l'appel d'amour de son ami, et celui qui, pour avoir sauvé son ami de la mort, s'en va lui-même à la mort... Voyez comme il l'aimait. Et voyez comme il devrait être impossible de ne pas l'aimer lui-même!

On doit aimer le Père par l'amour du Fils qui est le plus aimable, le plus charmant des enfants des hommes, et dont la séduction divine et par conséquent éternelle s'exerce à travers tous les âges.

Combien l'on voudrait, si le temps ne faisait défaut, rassembler ici

nombre de témoignages qu'il vous serait doux d'entendre — puisque, vous le prévoyez, ce que nous aurons à dire ensuite sur le déroulement de la tragédie humano-divine sera, de par la seule volonté des hommes, d'abord, à certains égards, sinistre.

Du moins que dit l'apostat Renan? « Jésus n'est-il pas mille fois plus aimé de nos jours qu'au moment où il parcourait la Galilée? » — « Celui qui n'a pas aimé Jésus-Christ, il lui a manqué quelque chose du côté du cœur ou de l'esprit... »

Et que dit l'hédoniste dilettante Pierre Loti arrivé par le désert du Sinaï au pays du Christ, en quête d'impressions plus graves que celles où il s'était complu? Rien ne remue d'abord son âme blasée dans les rues et venelles de Jérusalem, de Bethléem, de Béthanie, et au bord du Cédron; c'est en vain qu'il a veillé de longues heures, seul, sous un olivier du Jardin de Gethsémani : son cœur reste aussi froid que la nuit glacée de Judée. Déçu, désenchanté, près de quitter la Terre Sainte, il entre de nouveau, comme en curieux, dans l'église du Saint Sépulcre. Et alors : « Quelque chose commence à troubler mes yeux. C'était inattendu et sans résistance possible. Dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure, moi aussi, je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses antérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon existence a été tramée... Le Christ! Oh! oui, quoique les hommes fassent ou disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique!... Il est le maître des consolations inespérées... Et, en ce moment, si étrange que cela puisse paraître venant de moi, je voudrais oser dire à ceux de mes frères inconnus qui m'ont suivi au Saint Sépulcre : Cherchez-le, vous aussi, essayez, puisqu'en dehors de lui, il n'y a rien. »

D'une conviction plus durable et sans doute plus réfléchie est ce propos du sincère Dostoïewski : « Il n'y a, dans le monde, qu'une seule personne d'une beauté morale parfaite. C'est le Christ. L'apparition dans l'histoire de ce personnage d'une beauté morale infinie est certainement un miracle infini... »

Les sages modernes de l'Inde ont pour Jésus-Christ une admiration pathétique. Le grand disciple de Rama-Krishna, le néo-védantiste Vivekananda disait de l'Enfant-Dieu : « Je lui aurais lavé les pieds, non avec mes larmes, mais avec le sang de mon cœur. » Et Gandhi déclarait que certainement il se serait fait disciple du Christ si les chrétiens lui avaient paru vraiment imiter le Christ.

Un auteur, dont le nom malheureusement ne dit plus rien, écrivait : « Dans les choses divines, même les plus hautes, qu'est-ce que nous cherchons?... l'humain. Et dans les choses humaines, même les plus charmantes, pour y reposer notre cœur, que voulons-nous trouver?... le divin... Mais dites-moi! est-ce le Verbe Incarné qui a été fait pour satisfaire une telle nature? ou bien est-ce cette nature

qui a été mystérieusement éveillée pour comprendre le Verbe Incarné? — Je le regarde, et qu'est-ce que j'aperçois? Il y a donc un homme que je puis aimer jusqu'à l'adoration, jusqu'à l'extase, dont je puis baiser les pieds, étreindre la poitrine, sans craindre jamais l'excès, puisqu'il est Dieu! Et il y a un Dieu que je puis trouver dans mes peines, qui n'est pas perdu dans des lointains impossibles, dans des intensités de lumière impénétrable, qui, au contraire, est accessible, abordable, puisqu'il est homme. Tout ce qu'il y a en moi de tendre, de pur, d'enthousiaste et de triste, d'humain et de divin, se repose et se satisfait dans l'Homme-Dieu. »

Si la beauté pour l'homme doit se définir, comme il semble bien : toute perfection transparaissant avec perfection, quoi de plus beau que l'Homme-Dieu, qui est le Parfait assumant, revêtant comme on dit parfois, une humanité toute harmonieuse et parfaitement révélatrice? σῶμα σῆμα ici surtout. Et Sertillanges définit le sublime : l'intime uni à l'immense. Or, quoi de plus intime pour nous que l'humanité et quoi de plus immense que l'infinité? Le comble du sublime est théandrique. Ne peut-on pas dire que ressentir le sublime, c'est comme pressentir l'Homme-Dieu?

Notre-Seigneur Jésus-Christ est le plus beau des enfants des hommes, et nul n'a été autant aimé par ses frères les hommes.

Nul n'a été autant haï par ses frères les hommes, et aussi horriblement défiguré par la haine de sès frères.

O visage aimé, chéri, adoré, serait-il vrai qu'il n'y aura pas moyen maintenant de ne pas détourner les yeux!

Qui de vous, qui de nous, pourrait arrêter un regard prolongé, réaliste, sur ce qu'est devenu entre les mains des hommes celui qui était sorti d'entre les mains de Dieu, le plus beau des enfants des hommes. Déjà, n'est-il pas vrai, votre sensibilité éprouve un mouvement de retrait, tend à se dérober. Mais non, je ne décrirai pas cette atrocité... Songez que le Christ en croix, on ne le trouve pas représenté dans les catacombes, et nulle part ailleurs, pendant les trois premiers siècles. L'horreur de cette torture, on n'osait pas, semble-t-il, la mettre sous les yeux même des fidèles prêts au martyre. C'est seulement lorsque Constantin eut aboli le supplice de la crucifixion et quand la vision d'épouvante se fut estompée dans le souvenir des hommes, que les artistes se hasardèrent, peu à peu, bien rarement d'abord, à reproduire, en traits fort adoucis, la scène du Christ crucifié. Nos crucifix, celui-là qui ouvre ses bras sur nous tandis que je parle et que vous m'écoutez, sont des images infiniment précieuses, mais combien elles sont stylisées! S'écartent, en somme, encore moins de la réalité, d'une réalité qui pourrait heurter, le polyptyque d'Issenheim conservé à Colmar, d'un art hallucinant, dû au pinceau de Mathias Grünewald, ce « romantique de la douleur », comme on l'a

nommé; ou, plus probablement, l'ivoire dit « Christ de Charles-Quint », si pénible à contempler; ou même peut-être, qui sait? le spectral Chemin de Croix de Servaes, exposé dans la chapelle des Carmes de Vieux-Dieu près d'Anvers, et que le Cardinal Mercier, à la suite d'un décret du Saint-Office, fit enlever.

D'où vient cette abomination dont la préfiguration lugubre se profile déjà dans la brume des Prophéties? « Son aspect n'était plus celui d'un homme, son visage n'était plus celui des enfants des hommes... Il n'avait ni forme ni beauté pour attirer nos regards... Homme de douleur, devant lequel on se couvre la face! » Oh! oui, on se couvre la face!

D'où vient donc à l'Homme-Dieu cette monstrueuse flétrissure!

Nous sommes arrivés, Mesdames et Messieurs, à la dernière partie de cet exposé, courte mais la plus riche d'enseignements, et la mieux à-propos en ce moment du cycle liturgique.

L'éveil de l'humanité est enveloppé de la plus ténébreuse des nuits. Une seule plage éclairée. C'est là qu'il faut regarder à la lueur de la Genèse. Qu'est-ce que nous y voyons?... la liberté humaine se soulevant aussitôt contre la charité divine. Et quand, de longs siècles plus tard, le Christ est venu en ce bas monde demander aux hommes leur amour, cet amour, ils l'avaient déjà galvaudé à fond, librement, dès l'origine, — et après, que de fois, tout le temps! La chronique des peuples de l'antiquité, pour ne parler que de ceux-là, est un tissu d'infamies. On n'y voit, pour ainsi dire, que cela, turpitudes sur turpitudes, — ou plutôt on voit surtout cela, et il y a en outre ce qu'on ne voit pas, les forfaits masqués par un extérieur honorable et d'imposantes simagrées, ce que le Christ plus que tout abomine, et qu'il dénonce chez le peuple élu lui-même, avec un foudroyant éclat pour que nul n'en ignore : « Malheur à vous hypocrites!... Vous abandonnez les points les plus graves de la loi : la justice, l'amour de Dieu, la miséricorde et la bonne foi... Malheur à vous hypocrites! Vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, et au dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures... Aveugles! nettoyez d'abord le dedans de la coupe et du plat, puis vous aurez soin que le dehors soit également purifié... Malheur à vous hypocrites! parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis. A l'extérieur, ils ont belle apparence, mais à l'intérieur ils sont pleins d'ossements de mort et de toute sorte de pourriture. Ainsi, au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes... » Et après cette diatribe, retentit la parole la plus terrible qui fût proférée sur le monde à la dérive, en perdition comme une arche maudite.

Il y avait donc, pour que l'œuvre de charité mutuelle pût s'accomplir — si elle le pouvait encore, Dieu sait par quel miracle des miracles — **la nécessité d'une restauration de l'humanité, la nécessité du**

rachat de ceux qui s'étaient vendus à l'antithèse même de l'amour divin, la nécessité d'une réparation entière, dont il fallait bien se demander, avec un effroi à la limite du désespoir, si elle n'était pas radicalement irréalisable.

Le Christ s'en charge. Lui seul, Homme-Dieu, est à la hauteur de cette tâche envers Dieu, l'Infini, et elle n'est pas moindre qu'une résurrection de ceux dont la condition est pire que celle des morts. Pour ce rachat, il paye de toute sa personne humano-divine; pour cette réparation, il expie comme si Lui, l'amour même, il était le criminel de tous les crimes commis contre l'amour, depuis l'aube trouble et tragique d'une histoire qui est bien plus, assurément, celle de la haine que celle de l'amour. — Le Sauveur du Monde!

Mais alors, eux, les hommes, vont-ils se désolidariser d'avec lui, à cause de cela même? Du moment que leur frère aimant se sacrifie, vont-ils cesser de fraterniser avec lui?... Ou bien comprendront-ils l'atrocité qu'il y aurait à se dire : Il a réparé, de toute son âme et de tout le sang de ses veines, c'est son affaire. Nous, nous sommes tirés d'affaire. Donnons-nous du « bon temps » sur cette terre parmi toutes les délices des contrefaçons de l'amour?... On ne leur demande pas de marcher en tête sur le chemin de l'expiation, ils ne sauraient pas, nous ne saurions pas, mais de suivre tout de même au pas de leur marche chancelante, puisqu'ils sont les coupables.

Le Christ le requiert, car c'est ainsi uniquement que, souillés comme ils le sont, ils peuvent encore pratiquer le suprême commandement auquel il faut toujours se reporter, qui doit être le verbe même de notre conscience : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces »... et donc d'un amour fort comme la mort.

Et le voilà qui dit à tout le peuple, à tous, à chacun : « Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas mon disciple ». Rejeter au loin cette planche de salut, le bois rugueux de la croix, c'est, avec une lâcheté mêlée d'impudence, dire : non! à l'Homme-Dieu et se perdre.

Oh mais! chez les meneurs attitrés de la foule, hypocrites, cafards, suffisants, paradeurs et, par là même, pitoyablement aveugles aux desseins de Dieu, quelle explosion de colère et de haine! Quoi! nous, les princes du peuple, les importants, les considérés et considérables, les honorés et honorables, nous humilier! nous repentir! réparer! expier pour ce que nous avons fait, mais que nous avons su si bien cacher! Que nous veut cet homme qui nous parle de la croix? Qu'on en finisse avec lui! Qu'on l'enlève! *Tolle! Tolle!* Plutôt Barabbas l'assassin que celui-là qui se dit la Résurrection et la Vie!... Et qu'il n'ait pour compagnons de croix, puisqu'il veut en

avoir, que deux scélérats, honnis, publiquement condamnés, le rebut, la lie du peuple vomie par la populace elle-même! Ainsi fut fait!...

Mais... à quoi vous sert-il de tuer cet homme, s'il est la Résurrection?... de lacérer tout son corps, si ses plaies mêmes livrent passage à la séduction divine?... de le clouer là-haut, si, soulevé de terre, il attire à lui?... Et à quoi vous servira-t-il d'avoir fait jaillir tout son sang, si la terre refuse de boire ce sang, et s'il s'écoule dans tous les calices, devant les multitudes à genoux, *in remissionem peccatorum!*

Vous triomphez?... libre à vous. Mais dans cette nuit mystérieuse qui, à la troisième heure du jour, s'étend sur la région de Jérusalem, esquivez-vous! allez-vous-en! éloignez-vous à grands pas de cette croix qui vous fait horreur! Qu'a-t-on à faire de vous, de votre importance et de votre pharisaïsme, sur cette butte d'infamie, désormais sacrée, où vont affluer les contrits, les repentants, les suppliants, les sincères, les modestes, les humbles de cœur? Ce que librement vous avez voulu, à tout prix — à quel prix! — vous l'avez, n'est-ce pas? Votre victime râle et va mourir. Que vous importe ce qui se passe maintenant, et qui est le salut du monde... sans vous? — Déjà, ont commencé les conquêtes de votre crucifié. Un malandrin cloué aux quatre membres avec lui, près de lui, d'abord l'outrage comme les autres de ses sarcasmes et de ses blasphèmes... mais tout à coup, il cesse de vociférer... il se tait... il est saisi par la grâce du Christ en croix. Alors se produit dans l'âme de ce misérable ce qui, nous l'avons dit avec Pascal, vaut plus que les astres, que la terre, que les royaumes, et que tout l'ensemble des esprits qui n'aiment pas Dieu, — eussent-ils mille fois le talent de ce pauvre Sartre et d'autres personnages, meneurs de l'opinion, qui croient avoir tué Dieu, et qui crient : Dieu est mort! — l'humble acte de charité. Il accepte pour lui-même, ce paria, la peine expiatrice de la Croix (« *nos quidem iuste* ») et il tourne vers Notre-Seigneur son regard de mourant, où dans une dernière lueur de vie, il y a la foi, l'espérance et l'amour... Et tout de suite : « En vérité je te le dis, aujourd'hui même, tu seras avec moi, dans le paradis. »

C'est que, si l'amour est fort comme la mort, il y a un amour, un seul, qui est infiniment plus fort que la mort!

Cependant, il nous est difficile, n'est-ce pas, Mesdames et Messieurs, d'échapper à cette pensée : combien favorisés les contemporains du Christ! Ils le voyaient, l'entendaient, le suivaient pas à pas, tenaient le bord de son manteau, tandis qu'il guidait l'humanité vers l'amour de Dieu! Nous autres, nous surtout, au sein d'une civilisation avilie, courbée sur la matière et même sur la boue, abasourdie par le fracas et le grondement des guerres et des menaces de guerre, aveuglée par le faux éclat de nébuleuses doctrines de perdition, et qui, dans l'écœurement et le péril même, désapprend de prier, nous

sommes si loin de lui, dans l'espace, dans le temps et dans le climat spirituel; nous n'avons pas pu rencontrer son regard, son sourire, le geste des mains divines, écouter sa voix affectueuse : « La paix soit avec vous... ne craignez pas », et vivre sa présence qui est tout.

Mais serait-il bien chrétien de se plaindre? — Que nous manque-t-il du Christ sur la terre, puisque nous avons l'Eucharistie, où il y a — et en nous quand nous communions, oui, véritablement à l'intérieur de nous-mêmes — tout son corps, son sang, son cœur, son regard, son sourire, le geste de ses mains, et son âme fraternelle, et sa divinité salvatrice? Un théologien de renom a pu dire : « Par l'Eucharistie, l'œuvre de l'Incarnation se réalise en chacun de nous *corps à corps.* »

Et puis n'y a-t-il pas cette parole du Christ, qui nous concerne, et à ne jamais oublier? Au moment même où l'apôtre Thomas, dont la foi avait sombré dans la grande épreuve, venait de retrouver son maître, de le revoir, de le réentendre, de le toucher de nouveau, pouvait mettre sa main dans la plaie même du Sacré-Cœur, c'est à nous que Jésus-Christ s'adresse par-dessus la tête inclinée de Thomas et par delà vingt siècles, et qu'il dit : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui croient. »

En cela même, est l'honneur de notre croyance, et c'en est la beauté; et c'est ce qui faisait, ce qui fait, que chez les martyrs elle est sublimité héroïque. Devant une multitude à peine moins inhumaine que les Juifs déicides, le Gouverneur Probus interpelle saint Irénée qui, torturé, refusait de sacrifier aux Empereurs : « Qu'en dis-tu, Irénée!... Mais voyons... sacrifie! » Irénée, le corps déchiré, étend les bras en croix, lève les yeux vers le Crucifié caché, silencieux, invisible, qui le regarde, et il murmure : « Oh! oui, vraiment, je sacrifie. » Un croyant! « *Credo et in Iesum Christum — crucifixum.* »

En vérité, c'est le même témoignage qui aujourd'hui, à cette heure, sous les régimes persécuteurs, hausse jusqu'à la sainteté tant de nos frères, à l'avant-garde de l'Eglise militante du Fils de Dieu fait homme en vertu de l'amour de Dieu, en vue de l'amour des hommes.

*
* *

Mesdames et Messieurs, j'ai tâché de répondre un peu doctrinalement, en une brève ébauche de synthèse, au titre de cette leçon. Mais il y a une réponse si simple et si personnelle, que chacun de nous peut faire à cette grave et unique question : Pourquoi le Christ? — C'est pour qu'il soit avec moi.

On a dit parfois, douloureusement : Chaque homme vit seul. Et, vous le savez, on a comparé les âmes aux étoiles, qui paraissent

voisiner dans le firmament, échanger entre elles leurs rayons comme des confidences chuchotées dans la nuit, mais qui, en réalité, sont séparées les unes des autres par des distances et des ténèbres infranchissables, demeurent glacées les unes pour les autres, muettes, solitaires...

Plus souvent on a dit, en pleurant, on meurt seul. L'auteur des « Forces éternelles » exprime cette pensée à propos des soldats tombés pendant la première guerre mondiale. Ils semblaient tous avoir une même âme dans le combat, vivre d'une même vie exaltante, être unis, chacun à tous, comme par les mêmes fibres vitales frémissantes, portés par le même héroïsme et la même gloire... Mais vient la mort.

Regarde longuement celui qui meurt. Voilà
Ce que la guerre atroce à tout instant consomme :
Elle puise en ce corps son effroyable éclat ;
La gloire, c'est Verdun, c'est la Marne et la Somme,
Une armée est un flot compact et rugissant...
Où des milliers de cœurs ont confondu leur sang.
Mais un mourant, c'est un seul homme !...
La mort délie en lui les cordes du héros.
Il est tout seul, avec sa chair, son sang, ses os.

Comment ! il est tout seul avec sa chair, son sang, ses os !... Mais non, ce n'est pas vrai ! c'est faux, absolument faux !...

Un poète, connu par son affectation de froideur marmoréenne, s'est ému un jour et il a écrit, avec sincérité lui aussi, quelques vers plaintifs traduisant ce que tant d'autres malheureux osent penser. Je détache cette strophe :

Le temps n'a pas tenu ses promesses divines.
Tes yeux ne verront point reverdir tes ruines.
Livre leur cendre morte au souffle de l'oubli.
Endors-toi sans tarder en ton repos suprême,
Et souviens-toi, vivant, dans l'ombre enseveli,
Qu'il n'est plus en ce monde un seul être qui t'aime...

Comment !... l'abandon parmi les ruines, et « il n'est plus un seul être qui t'aime... » Mais non, ce n'est pas vrai, c'est faux, absolument faux !

Un anonyme qui, à ma connaissance du moins, n'a pas été identifié a versifié cette prière apparemment improvisée :

O Crucifix de cuivre, ami que j'ai baisé,
Quand sur mon cœur de chair l'ennui lourd a pesé,

J'ai connu des jours noirs, mais le temps les emporte,
Et maintenant, vois-tu, mon cœur s'est apaisé.
La mort vient; je la sens; je l'attends; que m'importe!
Lorsque dans le cercueil mon corps sera posé,
Toi seul tu pèseras sur ma poitrine morte,
Mais comme un souvenir d'amour... éternisé!
O Crucifix de cuivre, ami que j'ai baisé!

Et quoi! rien qu'un souvenir, un souvenir d'amour, et qui pèse comme tous ces souvenirs-là quand ils ne sont plus que souvenirs!... Mais non, ce n'est pas vrai!... Retenons au moins de ce texte fervent l'idée d'amitié, le nom d'ami, — bien que ce terme n'ait plus de nos jours, semble-t-il, qu'une signification affaiblie.

Ce nous est une surprise de lire les propos du temps passé sur l'amitié, comme celui-ci de Sénèque le Philosophe : « Cette amitié... pour laquelle l'homme sait mourir... », ou celui-ci de René Descartes : « J'estime tant l'amitié que je crois que ceux qui vont à la mort pour ceux qu'ils aiment, en sont heureux jusqu'au dernier moment. » Et nous sommes bien tentés de nous écrier : Un ami pareil, un ami qui aime ainsi, et à la vie et à la mort, on n'en rencontre pas. Il n'en existe pas. Quelle chimère!

Eh bien, on ne peut pas dire cela. C'est faux, tout à fait faux. C'est oublier d'abord que les vrais chrétiens prolongent entre eux la charité du Christ. Et c'est oublier surtout l'Ami de toujours et de l'heure du Viatique, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, dont la raison d'être est de nous aimer jusqu'à en mourir, pour que nous vivions avec lui, par lui, en lui, ressuscités.

Et enfin, voici pourquoi le Christ. Ecoutez-le : *Ego sum Resurrectio et Vita. Qui credit in me, etiam si mortuus fuerit vivet, et omnis qui vivit et credit in me non morietur in aeternum. Credis hoc?* — « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas, jamais. »... jamais, parce que je l'aime... Le croyez-vous?

Namur.

Ch. LEMAÎTRE, S. J.
Professeur aux Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix.